

STRUCTURE DE L'ESPACE RELATIONNEL DES AUTEURS FRANCOPHONES BELGES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Björn-Olav Dozo
Université de Liège

LE SOUS-CHAMP LITTÉRAIRE BELGE

L'histoire de la littérature belge n'a de cesse de montrer que le champ littéraire belge francophone et le champ littéraire français entretiennent une relation complexe de dominé à dominant. Ce que nous considérons comme la formulation la plus aboutie de cette relation a été explicitée par Benoît Denis (2005), dans un article qui postule et examine l'existence d'un champ littéraire belge à considérer comme un sous-champ du champ français, plus ou moins indépendant en fonction des époques. La périodisation de l'histoire littéraire belge par Jean-Marie Klinkenberg qui s'est imposée – avec quelques remaniements d'étiquettes (Denis et Klinkenberg, 2005) – depuis l'article fondateur de 1981 (Klinkenberg, 1981) est d'ailleurs fondée sur cette relation avec le champ français.

Cette périodisation met en avant une tendance générale par période concernant les stratégies d'écrivains belges et leur inscription dans le champ littéraire français. Elle systématise les cas particuliers que l'on peut observer. Ces stratégies se répartissent selon un axe ayant pour pôles d'un côté l'assimilation au champ français et de l'autre la seule inscription dans le champ belge. Certains écrivains renient leurs origines belges une fois leur existence établie à Paris, tel Michaux. D'autres inscrivent leur pratique dans une double logique de fonctionnement et tentent de concilier insertion parisienne

et présence en Belgique. Mais la plupart de ceux qui animent la vie littéraire belge francophone n'ont aucun nom en France : ils publient chez des éditeurs belges, participent à des revues belges et côtoient des écrivains belges. Cette absence de relation avec le centre parisien ne les empêche pas d'exister, voire d'acquérir une notoriété importante au sein du sous-champ littéraire belge.

L'important pour exister dans le petit monde littéraire n'est pas nécessairement de publier beaucoup de livres et de rencontrer un large succès. Le modèle des champs de production de biens symboliques de Bourdieu le décrit bien : c'est aux yeux des pairs qu'il faut exister. Mais quand on n'arrive pas à s'imposer en France, comment parvenir à asseoir sa présence parmi les autres littérateurs dans un espace – le sous-champ littérature belge – dont les mécanismes de légitimation et de consécration sont phagocytés par les instances parisiennes ? Une des stratégies consiste à créer une valeur et une légitimité propres au champ littéraire belge. La création en 1920 de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique va dans ce sens. Mais les contraintes spécifiques à la situation de la littérature francophone belge pèsent évidemment et ne permettent pas, même aux plus ardents défenseurs d'une importation du modèle littéraire français dans le champ belge, de considérer par exemple cette académie comme un pur décalque de l'Académie française. De la même façon, les autres tentatives de légitimation intrinsèques à la Belgique (comme les prix littéraires) ne peuvent être ramenées telles quelles à des équivalents français. Certaines homologues structurales sont bien sûr à dégager mais malgré tout, la littérature francophone belge ne peut être alignée purement et simplement sur le modèle français. Il est nécessaire de tenir compte de ses spécificités politiques, sociales, historiques, institutionnelles, etc.

CAPITAL RELATIONNEL

Ainsi, la faiblesse institutionnelle que l'on constate dans le champ littéraire belge francophone a permis l'émergence d'écrivains grâce à des stratégies moins traditionnelles que celles mises en œuvre dans le champ littéraire français. En particulier, la variable que Bourdieu nomme le « capital social » prend une dimension remarquablement importante dans le champ littéraire francophone belge. Le capital social, d'après Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1980),

est fondé sur le travail fourni par l'agent pour se créer et entretenir un ensemble de relations qui peuvent mettre à sa disposition différentes ressources. La notion a connu d'importants développements ces dernières années, dans différents domaines (sociologie, économie, etc.). Dans son article de 1988, « Social capital in the creation of human capital », James S. Coleman nous semble déjà pointer les trois grands axes qui se sont dégagés de la recherche sur le capital social : le capital social comme ressource individuelle à partir d'un patrimoine collectif partagé (sens de Bourdieu); le capital social comme avantage structural, c'est-à-dire lié à la position structurelle de l'individu dans le réseau et enfin le capital social comme ressource collective, dans la lignée des travaux de Robert Putman (Putman, 1995 : 2000). Il nous semble pertinent de distinguer les deux premiers sens par des noms différents afin de clarifier leur emploi dans cet article. Pour prendre un exemple factice et un peu caricatural concernant la fabrication de l'auteur, un académicien bénéficie généralement d'un capital social important en rapport avec la position sociale qu'il occupe, mais pas nécessairement d'un capital relationnel fort au sein du champ littéraire; c'est-à-dire qu'à part certains académiciens, celui-ci pourrait n'avoir que peu de contacts avec d'autres littérateurs hors de l'Académie. En revanche, un écrivain appartenant à l'avant-garde aurait un capital social moins important (peu de ressources matérielles disponibles), mais s'il fraye dans des lieux de sociabilité qui ne sont pas tous fréquentés par les mêmes écrivains, il pourrait servir de « pont » entre ces groupes. Il en tirerait de la sorte un certain avantage que l'on qualifiera de « structural ». Cet exemple pourrait laisser croire que le capital relationnel ne fait que reconduire l'opposition bien connue entre avant-garde et avant-garde consacrée, mais ce n'est pas le cas : il s'agissait ici de montrer une des actualisations possibles du concept. La recherche dans ce domaine est en plein développement¹ : en analyse structurale

1. Il faut insister sur la différence de fondements épistémologiques entre la sociologie critique bourdieusienne et la sociologie des réseaux. Néanmoins, tout en gardant à l'esprit les précautions méthodologiques nécessaires, il est possible de tenter une articulation pratique des différents concepts mobilisés par ces deux traditions théoriques. D'autres l'ont tenté avant nous : voir notamment Albrecht (2004); Anheier, Gerhards et Romo (1995); Lacroix (2003 et 2006).

des relations sociales, ou analyse des réseaux sociaux, beaucoup se sont intéressés aux profits que les agents pouvaient tirer de la structure relationnelle formée par les liens qu'ils entretiennent avec d'autres agents et les liens que ces agents entretiennent entre eux. L'étude de relations formalisées a permis de nombreuses avancées, notamment grâce à la théorie des liens faibles de Mark Granovetter (Granovetter, 1973), ou à celle des trous structuraux de Ronald Burt (Burt, 1992). Nous voudrions intégrer ces acquis dans l'appareil théorique de Pierre Bourdieu² en étudiant la structure des relations et plus seulement leur volume par agent ou les ressources auxquelles elles lui permettent d'accéder. La littérature francophone belge nous semble un excellent matériau pour cette expérience théorique (Aron et Denis, 2006).

LA PRÉFACE

La sociabilité en littérature se manifeste sous différentes formes qu'il ne nous sera pas possible de passer en revue dans le cadre de cet article. L'une d'elle va retenir particulièrement notre attention : la préface.

Alain Viala classe les institutions de la littérature en trois grandes catégories (Viala, 1990) : les institutions littéraires, comme les genres ou les écritures ; les institutions de la vie littéraire, comme les académies, les cénacles, l'édition, la censure, etc. ; et les institutions supra-littéraires, comme l'École, l'Église, les ministères de la culture, etc.

La préface appartient aux institutions littéraires car elle forme un genre assez codifié dont il est possible de retracer l'histoire des usages et de la pratique. Cette pratique répond à des circonstances particulières et a subi des évolutions au fil du temps. Si à l'époque romantique, la préface d'un livre est le plus souvent autographe,

2. Nous sommes bien conscient de l'opposition de Bourdieu envers l'individualisme méthodologique (Bourdieu, 1997), ou sa version fondée sur un déterminisme faible, l'individualisme – ou interactionnisme – structural (Degenne et Forsé [1994], en particulier « Introduction » : 5-17). Néanmoins, il nous apparaît utile de distinguer outils quantitatifs et fondements épistémologiques. Ce n'est pas parce qu'on adopte les outils d'une méthode que l'on doit nécessairement en partager les présupposés théoriques.

durant l'Entre-deux-guerres les préfaces sont très régulièrement allographes et sont l'œuvre d'amis, de maîtres, de protecteurs, de camarades, etc. Bref, la préface sert à soutenir, à encourager, à défendre une œuvre et son auteur et remplit donc un important rôle social. On peut considérer par ce fait que le volume qui contient œuvre et préface constitue une sorte d'institution de la vie littéraire, lieu de rencontre de producteurs de littérature où les consacrés adoucent les débutants, où les membres de groupes émergents se soutiennent mutuellement et où les débutants rendent hommage à leurs maîtres parfois disparus.

On le voit, les usages et utilités de la préface sont nombreux. En sociologie de la littérature, on a souvent insisté sur le transfert de capital symbolique qu'opérait la préface entre le préfacier et le préfacé. En Belgique, on peut par exemple citer Verhaeren qui préface la deuxième pièce de Crommelynck publiée en 1908. À cette date, Verhaeren est un des grands auteurs reconnus du mouvement symboliste belge. Il a publié la plupart de ses grandes œuvres poétiques (par exemple trois grands recueils lyriques : *Les soirs* en 1887, *Les débâcles* en 1888, *Les flambeaux noirs* en 1890, ou encore les recueils où il affirme sa croyance dans le progrès social : *Les campagnes hallucinées* en 1893 ou *Les villes tentaculaires* en 1895). À ce moment-là, sa réputation est internationale, il est introduit au Mercure de France à Paris et acquiert un statut d'écrivain largement consacré. Il publiera également du théâtre à partir de cette époque sans abandonner la poésie. Ce transfert de compétence de la poésie au théâtre rencontre le succès. C'est dans cette perspective qu'il faut considérer la préface qu'il donne à Crommelynck. Ce dernier débute en littérature en 1906. Il connaîtra un succès foudroyant après la Première Guerre mondiale lorsque Lugné-Poe montera sa pièce *Le cocu magnifique*. La préface de Verhaeren datée de 1908 est clairement un signe d'encouragement qui intervient au début de la carrière de Crommelynck au moment où celui-ci émerge en littérature : le transfert de capital symbolique a donc bien lieu entre les deux écrivains.

On peut citer un deuxième exemple qui illustre un type de fonctionnement un peu différent et qui fait intervenir Maeterlinck : en 1915 est publié l'ouvrage de Jules Destrée intitulé *En Italie avant la guerre, 1914-1915*, accompagné d'une préface de Maurice Maeterlinck. L'ouvrage concerne la campagne de sensibilisation

à la cause belge que Destrée mena en Italie. Toute la préface de Maeterlinck concerne les grands talents d'orateur de Destrée : il met en avant son éloquence et sa grande maîtrise rhétorique. Il faut se souvenir que Maeterlinck a obtenu le prix Nobel de littérature en 1911. Il est donc au sommet de sa gloire en 1915. Cette fois-ci, le transfert de capital symbolique n'a pas la même signification que dans l'exemple précédent : Destrée n'entre pas en littérature (il a 52 ans en 1915 et a une longue carrière d'écrivain et d'homme politique derrière lui). Maeterlinck, en préfaçant l'ouvrage politique de Destrée, lui cède son capital symbolique acquis grâce à la reconnaissance dont il bénéficie en littérature, un peu à la manière des intellectuels qui interviennent dans le champ social fort du capital spécifique acquis dans leur propre domaine (littérature, enseignement, etc.) (Charle, 1990).

Enfin, le fonctionnement du troisième exemple est à comparer au précédent. Les auteurs en sont nettement moins connus, mais l'enjeu de la préface est intéressant : Laurent Lombard a produit une abondante littérature historique sur la Première Guerre mondiale. La plupart de ses préfaciers sont des membres de l'armée : *Zone de mort* en 1938 par le Général-Major Honoraire Charles Merzbach, *Le tragique destin de M82* en 1938 par le Lieutenant Général Honoraire Mozin, etc. Ces préfaces viennent accréditer les récits de l'auteur et soulignent la véracité des récits de Lombard.

La fonction de ces préfaces ne s'inscrit donc pas dans la logique du jeu littéraire pur, mais plutôt dans une logique de témoignage et d'attestation de vérité qui concernent spécifiquement les essais ou les ouvrages historiques. Le capital mobilisé par les préfaciers n'est pas spécifique au champ littéraire : on reconnaît à ceux-ci une compétence dans une certaine matière et l'apport que ce soutien procure à Lombard est irremplaçable : tout le capital spécifique au champ littéraire qu'il pourrait avoir acquis indépendamment de ces œuvres historiques ne peut se substituer à l'appui des témoins. Par rapport au cas de Maeterlinck qui préface Destrée, la logique est inversée : dans ce cas, l'œuvre littéraire de Lombard est soutenue par un témoignage issu directement du monde social, là où l'œuvre de Destrée, qui vient lui-même du monde social par ses fonctions, est accueillie dans le champ littéraire grâce au capital spécifique de son préfacier. On s'aperçoit donc qu'en fonction de la position occupée par les différents agents, la logique sous-tendant le transfert de capital

est différente : ou le transfert concerne uniquement la sphère littéraire ou il part du littéraire pour valoriser le social ou encore il part du social pour accréditer le littéraire.

LA PRÉFACE COMME MOYEN D'EXISTENCE DANS LE CHAMP LITTÉRAIRE

Malgré ces différences de logique, ces trois exemples fonctionnent sur le même mode : c'est le préfacé qui bénéficie d'un apport de capital. À cette fabrique de l'auteur par le préfacier, il faut ajouter un autre mode d'usage de la préface ne faisant intervenir que la sphère littéraire, comme dans le premier exemple, et destiné à « faire exister » en littérature : une préface peut aussi bénéficier à celui qui l'écrit. C'est alors l'acte de préfacier qui construit le préfacier en tant qu'auteur dans le sens où il tire son existence dans le champ littéraire de sa capacité à produire des préfaces pour d'autres. C'est ce type de démarche que nous allons analyser plus en détail.

Certains écrivains sont passés à la postérité davantage pour leur rôle d'animateur de la vie littéraire que pour leur œuvre. Écrire une préface fait partie de ce rôle : la préface permet d'infléchir la réception d'une œuvre, d'en expliciter les enjeux, de donner des clés de lecture à ceux qui découvrent le livre. En gros, la préface attire généralement la bienveillance du lecteur en lui indiquant les points forts de l'œuvre. Elle remplit ainsi une fonction critique première qui conditionne bien souvent la critique qui suit. Nous voudrions nous interroger sur les membres du personnel littéraire belge qui remplissent ce rôle de préfacier.

Pour cela, nous allons isoler un corpus d'œuvres, repérer celles qui ont une préface et dessiner un schéma de relations qui tentera de rendre compte des relations sociales qui sous-tendent les préfaces.

CORPUS

Notre corpus se compose des éditions d'œuvres écrites par des Belges de 1918 à 1940. On en recense à l'heure actuelle environ 4300. Ce nombre provient d'une requête effectuée sur la base de données du CIEL, le collectif interuniversitaire d'étude du littéraire, qui vise à la constitution d'une base de données sur les auteurs, les œuvres et les revues francophones belges pour la période située

entre 1920 et 1960. Les critères de sélection sont les suivants : il faut que l'auteur ait été belge à un moment de sa vie et qu'il ait publié une œuvre ou une contribution à une revue en français. Pour les œuvres, il faut que l'un des intervenants de l'œuvre (qu'il s'agisse des fonctions internes, comme l'auteur, le traducteur, le continuateur, etc., ou des fonctions externes, comme le préfacier, le postfacier, le commentateur, etc.) soit de nationalité belge à un moment de sa vie. Pour les revues, il faut que leur lieu d'édition soit la Belgique et qu'elles soient publiées en français au moins en partie. Ces différents critères sont extrêmement larges et permettent ainsi de couvrir les divers aspects de l'activité littéraire en Belgique francophone.

De ces 4300 éditions d'œuvres environ, il en existe en fait 308 préfacées et recensées dans la base de données. Notre objectif est de rendre compte de l'activité préfaciaire des agents belges francophones. Cependant, certaines préfaces ont été écrites par des non-Belges, notamment une part importante de Français. De plus, certaines signatures de préfaces ne peuvent pas être rapportées à une personne physique ou un collectif identifié. Nous avons donc exclu ces éditions et nous avons retenu les 171 éditions d'œuvres écrites par des Belges et préfacées par des Belges. Parmi ces 171 éditions, certaines préfaces sont autographes et ne concernent pas notre problématique. Une fois celles-ci soustraites, il reste 135 éditions d'œuvres d'auteurs belges, préfacées par des Belges différents de l'auteur. Enfin, certaines sont des rééditions de la même œuvre. Or c'est l'action de préfacier qui nous intéresse, plus précisément le lien de sociabilité qui se crée par cette action et pas le nombre d'éditions d'œuvres préfacées. On arrive finalement à un total de 124 préfaces différentes allographes avec 163 écrivains intervenant comme préfaciers ou préfacés.

Dans notre volonté de tendre vers l'exhaustivité, nous avons croisé ce premier corpus avec le catalogue des Archives et Musée de la Littérature (AML) qui constitue le plus grand fonds documentaire concernant la littérature belge. La base de données CIEL est toujours en constitution et bien que le dépouillement systématique des sources secondaires³ permettant de reconstituer la plupart des bibliographies

3. Telles la Biographie nationale, la Bibliographie des écrivains belges, etc.

d'auteurs soit en grande partie terminé, les fonds spéciaux des AML recèlent des données qui n'ont pas encore pu être intégrées à la base. Les AML disposent d'un fonds qui n'est pas que littéraire : or nous nous sommes aperçu que de nombreux essais (techniques, juridiques, linguistiques, bref, non littéraires) bénéficiaient d'une préface. Il a donc fallu effectuer un tri, afin de ne pas multiplier les paires (auteur et préfacier) qui ne s'inséraient pas dans un réseau spécifiquement littéraire. Ces paires n'offrent aucune prise à une démarche structurale : elles fonctionnent de manière isolée et ne touchent pas notre propos. Mais certains essais ont une composante littéraire. Le critère fut donc le suivant : la production, quelle qu'elle soit, de tout auteur belge ayant écrit une œuvre littéraire dans sa vie, quelle que soit la période, est conservée dans le corpus. Sont exclus en revanche ceux qui n'ont pas produit d'œuvre littéraire. Les AML disposent d'un important « fonds africain » concernant la littérature des anciennes colonies belges. C'est dans ce corpus assez méconnu que l'apport fut le plus grand : beaucoup de ces œuvres comportent une préface dans un geste de présentation ou d'escorte de cette littérature. Au total, ce sont 75 préfaces différentes allographes qu'il a fallu ajouter au corpus à partir du catalogue des AML⁴. Il est important de constater que les premières conclusions que nous avons présentées, lors du colloque de juin 2006, à partir du corpus du CIEL seulement, se voient confirmées. Les liens ajoutés n'ont fait que renforcer la structure qui apparaissait à l'époque.

LA PRÉFACE COMME LIEN FORT

Nous assimilons ces préfaces à des liens forts, au sens de Mark Granovetter. Celui-ci définit cette force comme « une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (la confiance mutuelle) et des services réciproques qui caractérisent ce lien » (Granovetter, 1973, trad.

4. Il est intéressant de constater que l'intersection entre le corpus des AML et celui du CIEL concernant les éditions préfacées allographes différentes est extrêmement réduite : on dénombre 24 éléments communs auxquels il faut ajouter les 77 éditions supplémentaires des AML et les 100 supplémentaires du CIEL, soit un total de 201 éditions pour constituer le corpus.

2000 : 46-47). Il part ainsi d'une hypothèse simple : plus le lien entre deux individus est fort, plus la proportion d'individus avec lesquels ils sont tous les deux liés – c'est-à-dire unis par un lien faible ou fort – est grande. Il prévoit ainsi que l'intersection des cercles d'amitiés entre deux individus sera faible lorsqu'il y a absence de lien entre eux, grande quand leur lien est fort et moyenne ou intermédiaire quand ce lien est faible.

Son article utilise ces prémisses pour mettre en évidence l'efficacité des liens faibles dans la recherche d'un emploi. Il part des relations entre les agents qu'il catégorise en fonction de différents critères (fréquences des contacts, modalités de ceux-ci, etc.) afin d'établir la force du lien. Sa question principale est de mettre en évidence quelle relation est la plus utile pour la recherche d'un emploi. Nous voudrions pour notre part travailler différemment, en nous concentrant sur un seul type de relation et en posant une autre question : en postulant la préface comme un lien fort, nous voudrions voir quelles sont les logiques qui sous-tendent les réseaux de préfaces entre les écrivains en Belgique francophone. Sont-elles de nature littéraire sur le mode des logiques d'inclusion et d'exclusion qui prévalent pour la constitution des groupes ou des écoles littéraires ? Sont-elles de nature générationnelle ? Ou encore de nature extralittéraire, dues par exemple aux clivages politiques ? L'étude des caractéristiques communes aux agents qui feront partie des réseaux mis en évidence par l'analyse devrait permettre de clarifier la logique dominante de l'action de préfacer dans le sous-champ littéraire belge.

Après avoir rendu raison de ces logiques, nous nous intéresserons à quelques cas illustratifs en mettant en avant les caractéristiques de leur capital relationnel qui en font d'importants animateurs de la vie littéraire de l'époque.

GRAPHIQUE DU RÉSEAU ET COMMENTAIRES

On obtient un graphique à faible densité, ce qui est dû à la nature du lien qui n'entraîne pas une multiplication des connections (comme la fréquentation d'un groupe l'engendrerait). Outre un grand nombre d'ensembles de deux, trois, quatre, cinq ou six personnes connectées de manière transitive, le graphique fait apparaître trois réseaux principaux.

STRUCTURE DE L'ESPACE RELATIONNEL

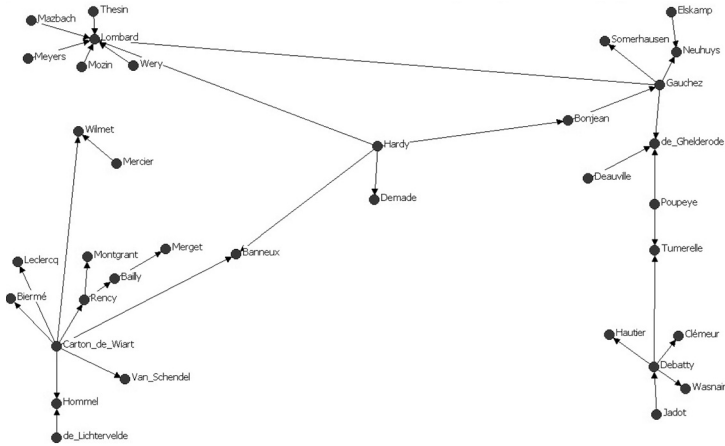


Figure 1 – Réseau à tendance catholique

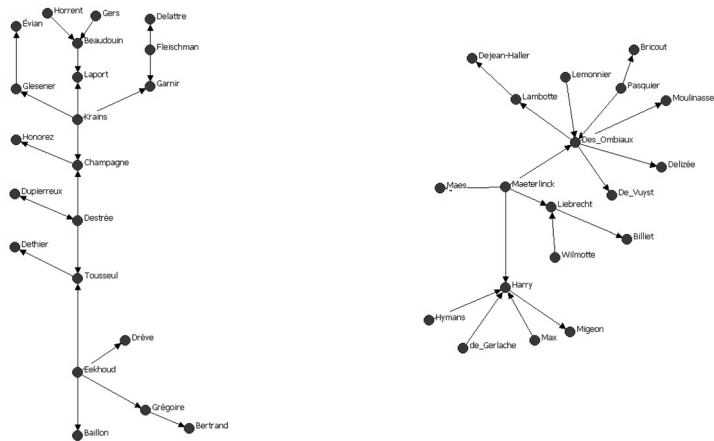


Figure 2 – Réseaux à tendance laïque

TROIS RÉSEAUX, TROIS PILIERS ?

L'objectif est d'analyser la logique de formation de ces trois grands réseaux. Pour cela, nous avons rassemblé différentes informations concernant les agents de ces réseaux : leurs professions,

leurs lieux de sociabilité, leurs activités littéraires et culturelles et leur investissement social ou citoyen. Ces informations servent d'indices pour identifier les grandes tendances qui se dégagent de la constitution des réseaux.

Le critère le plus frappant dans l'état actuel des renseignements collectés est celui de la tendance politique et idéologique. Avant l'effet générationnel ou la composante « mouvement littéraire », le marquage idéologique des réseaux est très visible.

Le premier réseau est à dominante catholique. Notre premier indice pour l'identifier comme tel est la grande intersection entre ce réseau et le corpus de l'ouvrage de Cécile Vanderpelen, *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu* (Vanderpelen, 2004), qui traite des écrivains catholiques belges. Sont présents dans ce réseau quelques-uns des principaux hommes politiques et écrivains catholiques de la période. Au niveau politique, on compte plusieurs membres du parti catholique (Henri Carton de Wiart, Paul Demade, Laurent Lombart).

En ce qui concerne les professions marquées politiquement et idéologiquement, on peut bien sûr citer le cas du cardinal Désiré-Joseph Mercier. Henri Carton de Wiart fut successivement, pour le parti catholique, Ministre de la Justice (de 1911 à 1918), formateur du gouvernement puis Premier Ministre et Ministre de l'Intérieur (de 1920 à 1921), ministre du Travail, de la Prévoyance sociale et de l'Hygiène (de 1932 à 1934) et de nouveau Ministre de la Justice en 1950. Louis de Lichtervelde fut chef de cabinet du Premier Ministre de 1932 à 1937 et fut ainsi au service successivement de Charles de Broqueville, de George Theunis, puis de Paul Van Zeeland, tous ministres catholiques. Luc Hommel, quant à lui, était professeur de Droit à l'Université Catholique de Louvain.

Du point de vue littéraire, plusieurs revues d'obédience catholique accueillent les textes des membres de ce réseau : la plus ancienne, *Durendal*, a été fondée par Henri Carton de Wiart, Paul Demade et l'abbé Henri Moeller en 1894. Elle n'est plus publiée durant la période de l'entre-deux-guerres (elle s'arrêtera en 1914), mais outre les deux premiers fondateurs, on peut signaler qu'Adolphe Hardy y publia également. La revue catholique dominante durant notre période est *La Revue générale*. Ils sont nombreux à y avoir collaboré : Louis Banneux, Maria Biermé, Henri Carton de Wiart, Louis de Lichtervelde, Adolphe Hardy, Luc Hommel, Jules Leclercq,

et Louis Wilmet. Enfin, *La Revue sincère*, également à tendance catholique et dirigée par Léon Debatty et Joseph-Marie Jadot, accueille des textes de Paul Demade et Adolphe Hardy.

La Libre Belgique, journal catholique, est le quotidien auquel les membres de ce réseau ont le plus participé : ce fut le cas d'Adolphe Hardy, du cardinal Désiré-Joseph Mercier et de Louis Wilmet.

Enfin, en ce qui concerne les groupes littéraires, l'un est particulièrement visible sur le graphique, mais n'est pas d'obédience catholique. Il s'agit du cercle bruxellois constitué autour de la revue *La Renaissance d'Occident* dirigée par Maurice Gauchez et qui rassemblait Michel de Ghelderode, Camille Poupeye, Max Elskamp et Max Deauville. On peut en quelque sorte considérer ce groupe comme un « tampon » entre la composante principale du réseau catholique, autour de Henri Carton de Wiart, et le groupe autour de Léon Debatty, lui aussi à tendance catholique. Nous reviendrons plus loin sur cette division grâce à l'étude de cas de Léon Debatty.

On remarque que ce réseau se structure en quatre groupes distincts peu connectés. Chacun possède son centre, soit à partir duquel « rayonnent » des connections (ce qui caractérise un préfacier important) soit vers lequel les relations sont dirigées (ce qui caractérise un auteur soutenu par de nombreuses préfaces). Les centres qui préfacent beaucoup sont Henri Carton de Wiart, Léon Debatty et Maurice Gauchez. Leur nombre important de relations pointant vers l'extérieur nous incite à revenir ultérieurement plus en détail sur leur situation. Nous avons déjà commenté le cas particulier de Laurent Lombard qui bénéficie de nombreuses préfaces d'agents extérieurs au champ littéraire. Enfin, pour en terminer avec les positions particulières dans ce réseau, il faut évoquer les cas en miroir de Hardy et Tumerelle. Tous deux joignent des « bouts de réseaux » peu connectés sans eux. Ils occupent ce que Burt appelle un trou structural (Burt, 1992 : 18), c'est-à-dire « a relationship of nonredundancy between two contacts ». Néanmoins, étant donné l'asymétrie des relations, leur position n'est pas structurellement identique : Hardy offre quatre préfaces, et Tumerelle en reçoit deux. Hardy est donc un nœud plus « actif » qui joue pleinement un rôle de connecteur entre trois sous-réseaux, tandis que Tumerelle se contente de bénéficier de la reconnaissance de deux réseaux non connectés sans lui. Hardy occupe ainsi une position qui le rapproche de Carton de Wiart, Debatty et Gauchez par le nombre de liens, mais à cause

de la configuration du réseau à plus d'un degré de lui, cette position n'est pas assimilable à celle des trois autres. Il faudra donc en tirer des conséquences par la suite.

Le faisceau d'indices dégagés pour l'ensemble de ce réseau nous porte à le considérer comme ayant une forte tendance catholique. Cette constatation nous a incité à examiner les deux autres réseaux comme représentants potentiels des deux autres piliers politiques traditionnels en Belgique francophone : le socialiste et le libéral. Cependant, on va le voir, ce serait forcer la réalité que de décrire ces trois réseaux comme l'incarnation et la reproduction en littérature des trois piliers politiques.

Il faut tout d'abord constater que les deux autres réseaux ont comme plus petit dénominateur commun leur ancrage laïque, par opposition au réseau catholique. Ainsi, dans le réseau de gauche sur le graphique, l'action politique de certains renseigne sur cette orientation : Désiré Horrent a été député libéral et Jules Destrée député du Parti Ouvrier Belge (POB). Ce dernier est le fondateur et le secrétaire général de l'Assemblée wallonne ; il a également pris part au gouvernement révolutionnaire russe⁵. Les événements russes ont aussi touché directement une autre personne : Jean Tousseul, romancier régionaliste, qui a organisé une campagne en faveur des enfants russes affamés après avoir fondé le comité de secours aux enfants affamés d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie en 1917. On peut donc mettre en évidence la forte composante progressiste du réseau. Cependant, il serait faux de l'identifier clairement à l'un des piliers traditionnels belges : en son sein, les éléments libéraux côtoient les militants de gauche. Ainsi, les écrivains de ce réseau participent au journal *Le Soir*, à tendance plutôt progressiste (Louis Delattre, Richard Dupierreux et Georges Garnir), mais aussi au *Petit Bleu*, quotidien libéral (Georges Garnir).

Le troisième réseau présente le même type de configuration hybride : il n'y existe pas non plus une seule tendance politique. On y retrouve certes un grand défenseur de l'enseignement laïque

5. Destrée fit également partie du gouvernement d'union nationale après la Grande Guerre : il fut ministre des Sciences et des Arts du 9 décembre 1919 au 20 octobre 1921 et fut responsable durant cette période de la fondation de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique.

et public, Paul Hymans, le leader du parti libéral ainsi que deux rédacteurs du *Petit Bleu* : Gérard Harry et Maurice Wilmotte. Cependant, trois rédacteurs du *Soir* y ont également leur place : Henri Liebrecht, Pierre Maes et Maurice Wilmotte, encore lui. Le fait que l'on retrouve les mêmes noms (Wilmotte et Garnir) dans les deux quotidiens montre bien que l'opposition entre socialistes et libéraux dans les organes de presse et en littérature n'est pas aussi tranchée que ne le laisserait supposer le système des piliers politiques.

On peut citer un dernier élément pour corroborer le fait que les réseaux de gauche et de droite sont perméables l'un à l'autre : la gauche comme la droite ont une origine commune (l'opposition au conservatisme catholique) qui n'est pas si lointaine par rapport à la période du corpus étudié et qui leur permet de partager des aventures communes au début de la structuration de la gauche. La participation d'écrivains des deux réseaux à l'aventure du *Coq rouge* est un de ces exemples. Cette revue littéraire est créée en mai 1895 et disparaît en juin 1897. Elle est fondée par des membres de *La Jeune Belgique* qui ne sont plus satisfaits de la ligne éditoriale et des choix esthétiques de celle-ci. *Le Coq rouge* n'a pas d'affiliation politique revendiquée, mais sa tendance progressiste et son désir de renouer avec le climat révolutionnaire de la fondation de *La Jeune Belgique* est nettement marqué : par exemple, ils rendent compte des activités de la Section d'Art de la Maison du Peuple. Les participants du *Coq rouge* sont, dans le troisième réseau, Maurice des Ombiaux et Maurice Maeterlinck, et dans le deuxième réseau, Louis Delattre, Georges Eekhoud et Hubert Krains.

Pour résumer l'interprétation possible de cette division en trois réseaux, il faut souligner les éléments suivants : la présence en littérature d'un pilier catholique est indéniable. Opposé à lui, on trouve les laïques qui se structurent en deux piliers, socialistes et libéraux. Néanmoins, l'opposition entre socialistes et libéraux est moins structurante dans le champ littéraire que l'opposition entre laïques et catholiques et des collaborations littéraires entre socialistes et libéraux sont monnaie courante.

Il ne faut pas considérer le découpage livré par le graphique comme statique et définitif : cette technique de représentation nécessite la recension exhaustive des liens, donc dans notre cas la collecte de toutes les références d'ouvrages préfacés. Or la découverte de l'une ou l'autre préface qui connecterait deux « bouts

de réseaux » entraînerait des commentaires légèrement différents. On remarque d'ailleurs que des dyades et des triades isolées pourraient être rattachées à la mouvance catholique. Mais l'intérêt de la méthode est surtout de commenter ce qui est connecté. Ainsi, il faut remarquer la valeur heuristique de ce découpage qui met au jour certaines problématiques particulières du champ belge, notamment sa perméabilité par rapport aux clivages politiques.

LES ANIMATEURS DE LA VIE LITTÉRAIRE

Nous voudrions revenir sur le rôle de quelques acteurs en examinant leur capital relationnel. Notre hypothèse de départ était que certains auteurs existent dans le champ littéraire principalement par leur importante activité d'animateur de la vie littéraire. L'acte de préfacer en constitue une des facettes importantes, mais il n'est pas le seul. Est-il possible de vérifier cette hypothèse à partir des seules données des préfaces ? On peut tout au moins souligner quelques points probants.

Le premier constat est attendu. Généralement, ceux qui préfacent le plus sont souvent les plus âgés. Ils ne reçoivent pour leur part aucune préface. Dès lors, on peut souligner l'importance de l'effet générationnel. Il en est ainsi pour Maurice Maeterlinck (quatre préfaces), Hubert Krains (quatre préfaces), Henri Carton de Wiart (huit préfaces) et Georges Eekhoud (quatre préfaces). Leurs œuvres ne sont pas nécessairement passées à la postérité (nous pensons notamment à Carton de Wiart pour lequel il n'existe de réédition récente d'aucune de ses œuvres), mais leur position à l'époque dans le champ littéraire est centrale. Par leur abondante production de préfaces, ils structurent chaque réseau autour d'eux.

Il faut également épingler quatre autres écrivains : Léon Debatty et Maurice Gauchez, tous deux ayant donné quatre préfaces et en ayant reçu une seule ; Maurice des Ombiaux, avec quatre préfaces écrites et trois reçues, et Adolphe Hardy, avec quatre préfaces écrites, mais qui, comme nous l'avons vu, occupe une position structurale exceptionnelle. Il s'agit de quatre cas pertinents dont l'émergence dans l'étude légitime l'usage de la notion de capital relationnel.

Léon Debatty était professeur de français à Anvers. Il travaillait comme critique littéraire au quotidien catholique *Le Vingtième siècle* et accusa de plagiat Georges Rency et surtout Henri Carton

de Wiart. Sa démonstration était fondée sur un travail systématique de comparaison de passages⁶. Cela ne ternit pas l'image de Carton de Wiart, mais valut en revanche à Debatty d'être renvoyé du journal. L'ennemi était trop fort et surtout trop soutenu (on voit la position qu'occupe Carton de Wiart dans le réseau). Debatty créa alors avec Joseph-Marie Jadot *La Revue sincère*, revue de littérature et de critique fort redoutée. Le graphique permet de voir comment Debatty reconstruisit son propre réseau. Remarquons qu'il ne profita pas du secours offert par la revue *Lumière* et son fondateur, Roger Avermaete : structurellement parlant, Debatty n'aurait pu « passer à l'ennemi » de la sorte, car la revue *Lumière* était bien trop marquée du sceau des progressistes laïques pour qu'il puisse s'y réfugier sans renier ses convictions.

Maurice Gauchez a également un profil d'animateur de revue. *La Renaissance d'Occident* a eu une longue durée de vie et fut soutenue par un groupe structuré dont Gauchez était le rouage principal. Il usait dans les lettres de rappel à l'ordre adressées aux titulaires des différentes rubriques de la revue, d'un ton extrêmement décidé, qui ne souffrait pas la discussion. Son activité de directeur et d'éditeur l'a donc amené à construire autour de lui un réseau serré dont on trouve la trace dans son activité de préfacier.

Le troisième cas, Maurice des Ombiaux, a une trajectoire particulière : alors qu'il aurait pu faire partie de la génération consacrée comme le suggère sa date de naissance, il n'entre pas à l'Académie royale lors de sa création en 1920 et se range dès lors du côté des jeunes qui brocardent l'institution. Il préface des écrivains de sa génération (Delizée, Valaise) ou des écrivaines plus jeunes (Protin, Moulinasse). Sa position reste celle d'une réussite en demi-teinte : reconnu par la génération précédente (il est préfacé par Camille Lemonnier et Maurice Maeterlinck), il ne s'impose pas réellement après la guerre alors qu'il avait un profil typique d'animateur de la vie littéraire. Son capital relationnel constitue ainsi un indice de cette position ambiguë.

6. *La cité ardente* de Carton de Wiart contient ainsi des passages entiers de Gustave Flaubert, Jeanne Schultz et Alfred Duschene. Voir à ce propos Debatty Léon, *Carton, 1; Rency, 2*, Bruxelles, Les Cahiers de la « Revue Sincère », t. III, 1924, cité par Vanderpelen (2004 : 52, note 128).

Enfin, Adolphe Hardy occupe pour sa part la position structurelle la plus intéressante : c'est lui qui relie le groupe de *La Renaissance d'Occident* au principal groupe catholique. Journaliste, catholique pratiquant (il reçoit de Pie X en 1912 le titre de Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand), il préface *La terre natale* d'Albert Bonjean en 1937. C'est son intérêt pour sa région d'origine, les alentours de Verviers et plus largement l'Ardenne, qui le mobilise dans ses préfaces : il offre ainsi des textes à Louis Banneux pour *L'Ardenne superstitieuse* et à Laurent Lombard pour *La vitalité romane de Malmédy*. Après s'être installé à Laeken, il signe parfois du pseudonyme de Paul l'Éburon. Il est intéressant de noter que dans le cas de Hardy et de Bonjean (qui fut président du Cercle des étudiants libéraux et fit ses études à Liège), une même origine géographique conduit à passer outre les divergences confessionnelles : c'est en effet l'un des très rares cas dans le corpus où un membre du réseau catholique⁷ préface quelqu'un qui n'en fait pas partie.

* * *

Nous voudrions conclure en soulignant le caractère fructueux de la démarche qui, à partir d'un élément factuel limité et grâce au croisement avec d'autres données sociologiques, permet de reconstituer les enjeux importants de la vie littéraire dans l'entre-deux-guerres en Belgique francophone. La préface ne constitue évidemment qu'un indice réduit qui ne permet pas de rendre compte de toutes les stratégies des littérateurs, notamment celles mobilisées par les écrivains qui ne jouent pas au jeu du paratexte. Néanmoins, le croisement entre des données relationnelles effectives et des données caractéristiques des agents offre un large programme de recherche, surtout si l'on se fonde sur les lieux de sociabilité des écrivains, comme les académies, les sociétés ou les groupes littéraires, voire, à d'autres époques, les cénacles ou les salons.

Des écrivains comme Henri Carton de Wiart et plus encore Léon Debatty et Maurice Gauchez ont une place importante dans la vie littéraire. Leur rôle est reconnu par les autres auteurs : il suffit pour s'en convaincre de lire, par exemple, les correspondances entre

7. Y compris les auteurs composant des dyades et triades isolées.

Camille Poupeye et Maurice Gauchez au sujet de la publication des textes du premier dans *La Renaissance d'Occident*. Même si Gauchez a aussi une production de poète, l'histoire littéraire se souvient de lui principalement pour ses activités d'animateur et d'éditeur de revue. Pour dépasser l'étude de la correspondance entre un auteur et un animateur, il faut inscrire cette pratique dans un espace plus vaste et mettre en série les éléments comparables, c'est-à-dire les relations de même nature entretenues par plusieurs agents. La perspective de l'approche réticulaire leur confère un sens supplémentaire et justifie que l'on s'intéresse en particulier au rôle stratégique des directeurs de revue et des figures institutionnellement puissantes de la littérature belge. Ils ont en effet une grande part de responsabilité dans ce qui se publie et ce qui est critiqué au sein du sous-champ belge. En raison de la configuration spécifique de cet espace caractérisé par l'absence d'institutions centralisées légitimantes fortes (comme celles du champ français), nous constatons que de telles figures d'animateurs structurent le champ littéraire autour d'elles et construisent leur légitimité puis l'accordent aux auteurs de leur entourage grâce à un tissu relationnel dense. Cette légitimité se fonde non pas sur une œuvre préalable, reconnue et admirée par ceux qui cherchent à s'imposer dans le champ, mais plutôt sur une reconnaissance mutuelle et un investissement humain souvent très concret, au service de ce qu'ils considèrent tous comme la Littérature⁸. Le discours des agents serait à étudier systématiquement, mais il tend à confirmer notre propos : le statut d'animateur de la vie littéraire existe et est largement reconnu par les écrivains. On le voit notamment quand on lit la correspondance entre Maurice Gauchez et les membres du comité de rédaction de *La Renaissance d'Occident*. C'est à notre sens grâce à ce type d'agents que se manifeste et se matérialise l'efficacité de l'*illusio* spécifique partagée par les auteurs belges francophones et donc que l'institution littéraire belge peut exister à côté des logiques du champ français.

8. L'emploi de la majuscule est à dessein.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBRECHT, Steffen (2004), « Netzwerke als Kapital. Zur unterschätzten Bedeutung des sozialen Kapitals für die gesellschaftliche Reproduktion », Ebrecht JÖRG et Frank HILLEBRANDT (éd.), *Bourdieu's Theorie der Praxis. Erklärungskraft. Anwendung. Perspektiven. 2. Auflage*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, p. 199-224.
- ANHEIER, Helmut K., Jurgen GERHARDS et Frank P. ROMO (1995), « Forms of Capital and Social Structure in Cultural Fields : Examining Bourdieu's Social Topography », *American Journal of Sociology*, vol. 100, n° 4, p. 859-903.
- ARON, Paul, et Benoît DENIS (2006), « Introduction. Réseaux et institution faible », dans Daphné DE MARNEFFE et Benoît DENIS, *Les réseaux littéraires*, Bruxelles/Liège, Le Cri/Université de Bruxelles/Université de Liège, p. 7-18.
- BIRON, Michel (2004), « L'autonomie nouvelle de la littérature », dans Jean-Pierre BERTRAND, Michel BIRON, Benoît DENIS et Rainier GRUTMAN (dir.), *Histoire de la littérature belge (1830-2000)*, Paris, Fayard, 2003, p. 139-149.
- BOURDIEU, Pierre (1980), « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 31, p. 2-3.
- BOURDIEU, Pierre (1997), « Le champ économique », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 119, p. 48-66.
- BURT, Ronald S. (1992), *Structural holes : The Social Structure of Competition*, Cambridge, Harvard University Press.
- CHARLE, Christophe (1990), *La naissance des intellectuels*, Paris, Minuit, 1990.
- COLEMAN, James (1988), « Social capital in the creation of human capital », *American Journal of Sociology*, vol. 94, supplément, p. S95-S120.
- DEGENNE, Alain, et Michel FORSÉ (1994), *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Collin. (Coll. « U ».)
- DENIS, Benoît (2005), « La littérature francophone de Belgique. Périphérie et autonomie », dans Jacques DUBOIS, Pascal DURAND, et Yves WINKIN (dir.), *Le symbolique et le social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Université de Liège, p. 175-184.
- DENIS, Benoît, et Jean-Marie KLINKENBERG (2005), *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Labor. (Coll. « Références ».)
- GRANOVETTER, Mark (1973), « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, p. 1360-1380. Traduction française : GRANOVETTER, Mark (2000), « La force des liens faibles »,

STRUCTURE DE L'ESPACE RELATIONNEL

Le marché autrement. Essais, Paris, Desclée de Brouwer, p. 45-73.
(Coll. « Sociologie économique ».)

- KLINKENBERG, Jean-Marie (1981), « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique », *Littérature*, n° 44, p. 33-50.
- LACROIX, Michel (2003), « Littérature, analyse de réseaux et centralité : esquisse d'une théorisation du lien social concret en littérature », *Recherches sociographiques*, XLIV, 3, p. 475-497.
- LACROIX, Michel (2006), « Ponts, triades, trous ou le Tiers inclus. Le cas des relations entre Léo-Paul Desrosiers et les Éditions Gallimard », Daphné DE MARNEFFE et Benoît DENIS, *Les réseaux littéraires*, Bruxelles/Liège, Le Cri/Université de Bruxelles/Université de Liège, p. 201-224.
- PUTMAN, Robert D. (1995), « Bowling Alone. America's Declining Social Capital », *Journal of Democracy*, n° 6 (1), p. 65-78.
- PUTMAN, Robert D. (2000), *Bowling Alone. The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon & Schuster.
- VANDERPELEN, Cécile (2004), *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu*, Bruxelles, Complexe.
- VIALA, Alain (1990), « L'histoire des institutions littéraires », dans Henri BÉHAR et Roger FAYOLLE (dir.), *L'histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Collin, p. 118-128.